

essai

Bolya

Nomade cosmopolite mais
sédentaire de l'éthique

Sous la direction de Françoise Naudillon

MÉMOIRE
D'ENCRER 

BOLYA

NOMADE COSMOPOLITE MAIS
SÉDENTAIRE DE L'ÉTHIQUE

Mise en page et maquette de couverture : Véronique Cocito
Illustration de couverture : Photo collection personnelle
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012
© Éditions Mémoire d'encrier, 2012

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Vedette principale au titre :

Bolya : nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique

(Collection Essai)

ISBN 978-2-923713-88-5 (Papier)

ISBN 978-2-89712-236-2 (PDF)

ISBN 978-2-89712-235-5 (ePub)

1. Bolya, 1957-2010.

2. Bolya, 1957-2010 - Critique et interprétation.

3. Écrivains congolais (République démocratique) - 20e siècle -
Biographies. I. Naudillon, Françoise.

PQ3989.2.B64Z72 2012 843'.914 C2012-940585-X

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodéc.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télec. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du PDF interactif : Éditions Prise de parole

BOLYA
NOMADE COSMOPOLITE MAIS
SÉDENTAIRE DE L'ÉTHIQUE

Sous la direction de Françoise Naudillon

COLLECTION ESSAI

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Dans la même collection :

Transpoétique. Éloge du nomadisme, Hédi Bouraoui

Archipels littéraires, Paola Ghinelli

L'Afrique fait son cinéma. Regards et perspectives sur le cinéma africain francophone, Françoise Naudillon, Janusz Przychodzen et Sathya Rao (dir.)

Frédéric Marcellin. Un Haïtien se penche sur son pays, Léon-François Hoffman

Théâtre et Vodou : pour un théâtre populaire, Franck Fouché

Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones, Françoise Naudillon, Christiane Ndiaye et Sathya Rao (dir.)

La carte. Point de vue sur le monde, Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddell (dir.)

Ainsi parla l'Oncle suivi de *Revisiter l'Oncle*, Jean Price-Mars

Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Métis et Blancs dans le Grand Nord canadien, Jean Morisset

Aimé Césaire. Une saison en Haïti, Lilian Pestre de Almeida

Afrique. Paroles d'écrivains, Éloïse Brezault

Littératures autochtones, Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais (dir.)

Refonder Haïti, Pierre Buteau, Rodney Saint-Éloi et Lyonel Trouillot (dir.)

Entre savoir et démocratie. Les luttes de l'Union nationale des étudiants haïtiens (UNEH) sous le gouvernement de François Duvalier, Leslie Péan (dir.)

Images et mirages des migrations dans les littératures et les cinémas d'Afrique francophone, Françoise Naudillon et Jean Ouédraogo (dir.)

Haïti délibérée, Jean Morisset

Controverse cubaine entre le tabac et le sucre, Fernando Ortiz

Les Printemps arabes, Michel Peterson (dir.)

L'État faible. Haïti et République Dominicaine, André Corten

À Anne-Raphaëlle, sa fille

*Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque.
À te regarder, ils s'habitueront.*

*Les Matinaux (1950)
René Char.*

PARTI...

par Françoise Naudillon

Bolya Baenga, écrivain congolais amoureux de Paris, est mort brutalement le 10 août 2010. Il avait cinquante-trois ans. Il avait été mon compagnon, mon frère, mon ami, le père de ma fille.

Écrivain le plus doué sa génération, Bolya avait reçu en 1986 le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire pour son roman *Cannibale*. Il avait vingt-neuf ans. Celui qui se définissait comme « nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique » était un esprit brillant, d'une culture prodigieuse, un briseur de tabous, un écrivain engagé. Bolya avait consacré sa vie au développement du continent africain à travers quatre essais où il proposait une approche originale, inédite, voire révolutionnaire, une nouvelle voie de sortie du sous-développement (*L'Afrique en kimono – Nouvelles du sud*, 1991 et *L'Afrique à la japonaise – Nouvelles du sud*, 1995).

En ce début du troisième millénaire, Bolya dressait pourtant, dans, *Afrique, le maillon faible* (Serpent à plumes, 2002), un portrait pessimiste du continent africain, terre où se livre la plus barbare des guerres, celle de la mondialisation sauvage, à laquelle nul ne réchappe.

Dans *La profanation des vagins* (Serpent à plumes, 2005), Bolya dénonçait « les prédateurs sexuels, les profanateurs de vagins, seigneurs de la guerre, pédophiles de guerre et autres « tarés de la terre »... Et Bolya de marteler que, « loin d'être une fatalité, la violence sexuelle de masse présuppose une « stratégie délibérée » et que les femmes

sont devenues des cibles dont le corps correspond à un territoire. Qu'en Colombie, au Sierra Leone, en Tchétchénie, au Darfour ou en Birmanie, les viols de masse, les viols collectifs, les grossesses forcées, la création de « camps de viols » (comme en ex-Yougoslavie) et l'esclavage sexuel sont des instruments de génocide et de nettoyage ethnique¹ », écrit-il encore. Ce fut son dernier combat.

Romancier, Bolya s'était aussi consacré avec talent au roman policier (*La polyandre*, Serpent noir, 1998 et *Les cocus posthumes*, Serpent noir, 2001) et venait, quelques jours avant sa mort, de mettre la touche finale à un dernier roman sur lequel il travaillait depuis 2002.

Ce qui frappe dans les commentaires, hommages et témoignages spontanés qui ont suivi sa mort, c'est que Bolya était non seulement un homme de l'écrit, mais aussi un homme de combat, un homme d'engagement. Ses amis, compagnons, frères d'armes et d'âmes se souviennent d'un homme dont l'intégrité inébranlable était la force, de son humanisme universel, de sa générosité, de sa grande intelligence, de ses colères contre toute forme d'injustice, de son humour décapant, de son rire, de sa grande culture, de ses qualités de débatteur, de ses loyautés éternelles, de sa fidélité à lui-même.

Nous souhaitons à travers ce premier livre évoquer à la fois l'homme et l'œuvre à travers les regards croisés de ceux qui l'ont connu. Portraits intimistes, psychologiques ou récits de cheminement, de compagnonnage éthique ou esthétique, parcours intellectuels, engagement, anecdotes, positionnement littéraire au sein de la littérature africaine, française ou mondiale, analyses politico-économiques, etc. : chaque auteur fut libre de témoigner selon sa propre sensibilité. Qu'ils soient tous ici remerciés.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage, son œuvre est analysée par plusieurs critiques spécialistes de son travail.

1 « *La profanation des vagins*: Bolya dénonce le viol comme arme de guerre », publié le 15 avril 2005 par Olivia Marsaud, sur le site d'Afrik.com à l'adresse: <http://www.afrik.com/article8271.html>

CHAPITRE I

DÉSIRÉ BOLYA : ORAISON FUNÈBRE

Vendredi 20 août 2010, Église des Quinze-Vingt

par Élikia Mbokolo*

Désiré!

Désiré Pierre Bolya!

Bolya Baenga!

Nous voici réunis ici, nous tous qui t'aimons, nous tous que tu aimes, pour te dire adieu!

Tu nous as quittés il y a dix jours, le mardi 10 août, à cinquante-trois ans.

Si les choses s'étaient passées autrement...!

Que ne ferait-on pas avec des « si »?

Si les choses s'étaient passées autrement, je veux dire comme elles le font habituellement, ce ne serait pas à moi de parler de toi à ta mort, ce serait à toi de parler de moi à ma mort!

Mais la vie en a disposé autrement.

Les choses sont donc faites.

La stupeur est passée, comme la colère, comme l'indignation, à te voir partir si tôt, la cinquantaine à peine, comme disparaîtrait l'arbre nourricier, lourdement chargé de fruits prometteurs.

Cinquante-trois ans!

Je ne sais pourquoi, mais je ne t'ai jamais donné un âge.

Tu as toujours été le même à mes yeux. Tu as toujours été, tu restes et tu resteras mon « petit », comme on dit chez nous, à Kins-
hasa. Le « petit Désiré », je veux dire mon jeune frère.

Je t'ai rencontré pour la première fois il y a trente-trois ans. C'était à Paris. Je ne savais rien de toi, sinon que tu étais le frère de Césarine, donc l'un des enfants de Paul Bolya.

Paul Bolya ?

Un nom, un mythe, une figure fondatrice de notre histoire, à nous Congolais, comme nation indépendante. Un de ces noms sans visage, mais que moi, j'ai eu le privilège de connaître, car Papa Bolya et mon père, Alphonse Bankoto, avaient eu, aux mêmes époques et dans les mêmes lieux, le même parcours scolaire et professionnel.

Paul Bolya, une de ces rares personnalités auxquelles Joseph Kabasele et l'African Jazz ont réservé le privilège d'inscrire leur nom sur le tableau d'honneur de notre libération en tant que nation. Laisse-moi rappeler ici ce passage d'*Indépendance Cha Cha* :

Bolikango, Kasa Vubu,
Pe Lumumba na Kalonji,
Bolya, Tshombe, Kamitatu.
Oh esanga, Mbuta Kanza.
Indépendance cha cha tozui hé !
O kimpuanza, cha cha tubakidi.
O Table Ronde cha cha ba gagné oh !
Oh lipanda cha cha tozui hé !
L'Indépendance cha cha nous l'avons eue.
O kimpuanza, cha cha nous l'avons prise.
O Table Ronde cha cha ba ils ont gagné.
Oh lipanda cha cha nous l'avons eue !

Bolya, Paul Bolya est cité là et son nom inscrit en lettres d'or dans ce monument musical et festif, appelé à l'immortalité.

Si je t'ai connu, c'est aussi, plus simplement, parce que tu étais le frère de Césarine. Sinatu, Césarine Bolya, ma sœur à Paris. L'une des rares personnes autorisées à venir chez moi, sans s'annoncer, sans façon, avec la licence de tout faire comme chez elle. Césarine

m'a dit un jour : « J'ai un frère à Kinshasa qui veut venir à Paris, qui doit venir à Paris. Je ne peux pas le laisser là-bas. »

J'étais alors un jeune professeur d'histoire, préparant certains des plus brillants bacheliers de France aux concours des grandes écoles, dont Sciences-po, l'Institut d'Études politiques de Paris. J'ai demandé à Césarine :

- Est-il vraiment intelligent ?
- Oui, me dit-elle.
- Aime-t-il travailler ?
- Oui.
- Cultivé ?
- Je ne saurais te dire. Je crois que oui.
- Et les difficultés des concours ?
- Je crois qu'il adore ça : ça lui manque là-bas !

Ainsi a commencé notre cheminement.

Faut-il que je dise ce que tu étais alors, ce qui me frappait en toi, en revenant plus de trente ans en arrière ?

Une élégance raffinée et, tout à la fois, décontractée.

Un mélange de discrète curiosité et de pudeur qui se lisait jusque dans ton regard.

La volonté de savoir et d'apprendre, mais sans gourmandise, avec l'exigence et la finesse du gourmet.

Bien sûr, tu as intégré Sciences-po, du premier coup, par la grande porte ainsi qu'il se doit. Comme j'ai été fier de toi, mon premier élève congolais, si doué, si brillant !

Oui, entre nous, il y a aussi de l'admiration. Nous savons tous, car tu l'as tellement dit, à moi-même et à bien d'autres personnes, que tu n'as cessé de nourrir de l'admiration pour moi. L'admiration est comme une spirale, dont le commencement et la fin ne se trouvent nulle part et où l'on peut se mouvoir dans tous les sens, du bas vers le haut, du haut vers le bas. Laisse-moi te dire aujourd'hui que, de l'admiration, je n'ai cessé d'en ressentir aussi pour toi, mon premier élève noir et congolais à Paris, assurément le plus brillant.

Tu venais de réaliser le rêve que tu nourrissais à ton arrivée à Paris. Ta route semblait tracée. Quelques concours encore, deux ou trois diplômes supplémentaires en poche, et c'était une carrière

tranquille et assurée de bon technocrate dans quelque administration ou banque prestigieuse.

Mais non !

C'était mal te connaître !

Car tu avais d'autres rêves ! Les livres, écrire des livres ! Écrire et publier...

Quand ton premier livre sort, c'est *Cannibale*, tu n'as pas encore trente ans. Chapeau bas pour cette première que tes pairs, les romanciers, n'hésiteront pas à comparer à quelque chef-d'œuvre de Joseph Conrad.

D'autres vont suivre, à belle allure : sept livres en moins de vingt ans.

Et ce n'était pas fini. Alors que tu savais ta mort imminente, tu as tout fait pour terminer le manuscrit sur lequel tu travaillais.

Ainsi meurent les artistes : à l'ouvrage !

Tous ces livres, c'est vraiment toi, avec ce soin que tu as sans cesse mis à ne jamais être captif, ni d'un genre, ni d'un style, ni d'une forme, ni d'un lieu.

Le Parisien que tu es devenu a bien sûr mis Paris en scène. Mais pas n'importe quel Paris ! Le Paris populaire de la rue d'Aligre à la place de la Bastille. Ce Paris dont tu as arpenté la chaussée et dont l'une des rues t'a vu tomber le 10 août 2010, à l'article de la mort. C'est là que tu as campé tes deux romans policiers – *La polyandre* et *Les cocus posthumes* – qui, en bonne tradition, sont aussi de saisissants portraits de la société.

L'Afrique, l'Afrique de nos rêves, te colle évidemment à la peau. Nous sommes bien d'accord, car nous en avons longuement discuté pendant nos cours et bien après les cours. L'Afrique, donc, doit se libérer du tropisme nord-sud que rien n'impose, rien : ni la géographie, ni l'histoire, ni les intérêts, ni quelque dessein dissimulé d'on ne sait qui ! Qu'est-ce qui l'obligerait donc à sans cesse lever la tête vers l'Europe ? Pourquoi ne regarderait-elle pas aussi sur ses flancs ? Vers l'ouest, où l'attend, aux Amériques, l'amertume de la mémoire ? Vers l'est, où se lève le soleil ? Et voilà tes trois grands essais.

L'essai de la dénonciation : *Afrique, le maillon faible*.

L'appel à inventer qui nous a valu *L'Afrique en kimono* et *L'Afrique à la japonaise*.

Reste le Congo, ton pays. Aucun enfant de Kinshasa ne saurait oublier le Congo, ce souffre-douleur au long de cinquante ans d'indépendance, de convoitises et de pillages, violences que tu dénonces dans *La profanation des vagins*.

Ah, le Congo, le Zaïre, le Congo encore! Combien de fois en avons-nous discuté! C'était souvent le dimanche, vers les dix heures ou les quinze heures, quand tu me savais disponible. Toujours les mêmes questions. Que se passe-t-il donc là-bas? Quand est-ce que, bon sang, tout ceci va-t-il finir, je veux dire tout ce capharnaüm? Il t'arrivait alors, parfois, d'entrer dans des colères mémorables, ces emportements légitimes des belles âmes saisies par la révolte.

Mais que faire? Je me souviens – et je parle sous le contrôle de Françoise, qui était témoin – que nous avons parlé de retour. C'était dans les années 1997-2000. «Désiré, t'avais-je dit, je voudrais rentrer au pays. Avec toi. Je veux que tu viennes travailler à mes côtés.»

«Si c'est à tes côtés, je suis d'accord, je viens», m'avais-tu répondu.

Hélas, cela ne s'est pas fait.

Voilà pourquoi tu meurs loin de chez toi, dans la trépidation de la vie parisienne.

Car, les jours, ici, s'en vont à folle allure. Et nous sommes là, tous, à courir après le quotidien et ses urgences, au point de ne plus penser à ces instants simples et tranquilles, passés ensemble au commerce des nôtres, pourquoi pas autour de quelque dive bouteille de ces bons vins de France.

La vie s'en va.

Et les amis aussi, les uns après les autres, comme à la dérobee.

Désiré!

Mort, tu nous apparais comme transfiguré, le visage apaisé, les traits reposés, toujours aussi éclatant d'élégante beauté, avec ce brusque silence dont tu n'as jamais été coutumier et dans lequel chacun de nous cherche confusément le message que tu voudrais lui laisser.

Adieu, Désiré, mon frère, mon ami, mon complice.

Elle est ainsi la mort.

Elle fauche sans égards.

Elle nous fauchera tous.

Il nous faut cependant, nous autres les vivants, continuer le chemin.

Dix jours de deuil déjà et la question lancinante se lit sur nos visages : comment ferons-nous, mais comment ferons-nous pour continuer le chemin sans la chaleur de ton esprit créateur, sans l'appui de ta vigilance rebelle, sans le soutien de ton intelligence exigeante, sans concession, sans compromis, belle enfin ?

* Élikia M'Bokolo est un écrivain et historien congolais né à Kinshasa (République démocratique du Congo). Historien spécialisé sur l'Afrique, il est directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences sociales et a enseigné dans d'autres institutions parisiennes : l'Institut des Sciences et Techniques humaines (ISTH), l'Institut libre d'Étude des Relations internationales (ILERI) et l'Institut d'Études politiques (IEP).

CHAPITRE I I
C'ÉTAIT BOLYA...
par Julie Mukendi*

*... Voici s'ouvrir l'ère des femmes africaines...
La Femme ou rien! La Femme ou le Chaos!*

*Bolya Baenga
1^{er} décembre 2006 sur Afrik.com*

Au tout début des années 1960, René Mukendi, mon père, était directeur de cabinet d'Alphonse Ilunga, tour à tour ministre des Travaux publics et ministre des Transports et Communications du gouvernement central. À ce titre, comme toutes les familles des grands commis de l'État, ma famille occupait une des maisons de l'impressionnant parc immobilier appartenant alors à l'État congolais. Nous habitons une grande villa de briques rouges, située au 26 de l'avenue Lippens. Une maison que je continue à chérir et qui pour moi représente jusqu'à ce jour « la maison où j'ai grandi »...

Contrairement aux forteresses que l'on voit aujourd'hui dans tous les quartiers huppés de Kinshasa, à l'époque, à Kalina, les parcelles comme on les appelait, étaient clôturées par des haies vives, faites de bougainvilliers aux couleurs chatoyantes, ou de clôtures en briques, basses et aérées. C'était tellement plus joli et plus humain! Ceci permettait de voir ce qui se passait chez les voisins. De l'arrière de notre parcelle, on voyait, de l'autre côté de la grande artère en terre battue rouge, en diagonale, les « boyeries », quartiers des gens de

maison, situées dans la cour arrière de l'immense villa jaune pâle où vivait la famille Bolya.

Leur façade principale donnait sur l'actuelle avenue du fleuve, face au majestueux fleuve Congo. Je n'ai aucune idée du nom original de cette avenue. J'avais appris par cœur notre adresse mais connaître le nom des rues adjacentes aurait été trop demander à la gamine que j'étais!

Papa Paul Bolya était ministre. Je ne savais pas trop ce que c'était mais, du haut de mes six ans, à cause des conversations que j'entendais à la maison, je savais qu'il était un grand monsieur. Le quartier où nous habitions était, de toute façon, un quartier riche en « dignitaires » de l'époque. Je mets le mot entre guillemets parce que c'était une autre classe de dignitaires, des Congolais bien différents de ceux qui aujourd'hui les ont remplacés dans les hautes instances de la République!

Durant l'année scolaire 1961-1962, j'étais écolière à l'Athénée de Kalina. À l'époque, l'une des meilleures écoles publiques du pays. La scolarité allait du jardin d'enfants à la classe de rhétorique. Les effectifs étaient de plusieurs milliers d'enfants. L'école s'étendait sur une immense superficie, riche de bâtisses de classes aérées et vastes et de nombreux terrains de sports et d'exercice physique. L'Athénée de Kalina n'avait rien à envier aux écoles de la métropole. Et c'est vrai, mon école à Léopoldville était autrement plus imposante que l'Institut des sœurs de Saint-Charles-Borromée, à Wez-Velvain, dans les environs de Tournai, ou encore l'Institut du Sacré-Cœur à Ixelles, en Belgique. De toutes les écoles que je connaîtrais plus tard, seul le lycée Chateaubriand, école française de Rome dont la section primaire est située dans le merveilleux cadre du parc de la villa Strohl-Fern, au cœur de la villa Borghese, peut soutenir la comparaison. C'est tout dire! Aujourd'hui, malheureusement, cette école historique n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a un jour été. Les bâtiments sont dans un état de délabrement tel qu'on ne le rencontre qu'au Congo. Les nombreux terrains de sport et autres terrains alentours ont été spoliés et réaffectés ces dernières années, de larges superficies ont été transformées en terrains à bâtir qui ont fait le régal de tous ceux qui, au sommet du Congo estiment que l'éducation n'est pas essentielle.

Pour aller à l'école, nous disposions de grands bus scolaires qui sillonnaient la ville et ramassaient les écoliers. Les enfants Bolya, eux, étaient déposés à l'école et récupérés chaque jour par leur père, dévouement qui suscitait l'admiration de toutes nos mamans du quartier! Combien de fois n'ai-je entendu cette histoire? Près de vingt ans plus tard, alors qu'en avril 1982, j'étais à Kinshasa pour un bref séjour, en provenance de Paris où je résidais, ma mère revoyant Césarine pour la première fois, a remis cette histoire sur le tapis! Il y a des faits qui marquent, assurément! À l'Athénée de Kalina, une de mes camarades de classe en première année primaire s'appelait Yvette Bolya, la sœur aînée de Désiré. Je n'y suis pas restée longtemps. Dès l'été 1962, ma sœur Véronique et moi nous sommes envolées, comme tant de petits Congolais et Congolaises à l'époque, pour aller étudier dans l'ancienne métropole.

Ce n'est qu'en 1977 que je devais revoir les Bolya.

Depuis lors, j'ai développé avec Césarine-Sinatu Bolya une belle amitié, des liens qui n'ont que faire de la distance et du temps qui passe. Lorsque nous nous revoyons avec Sinatu, comme en ce mois de février 2008, alors que j'étais de passage à Bruxelles, nous reprenons notre conversation là où nous l'avions laissée lors de notre dernier échange téléphonique. Comme si de rien n'était.

C'est par Césarine que j'ai connu Désiré Bolya Baenga. Elle m'a présenté son «petit frère» un soir de décembre 1977, à dix mille lieues de notre Congo natal. Nous étions tous à Paris. J'étais étudiante en fac de droit à Assas.

Désiré et Césarine étaient manifestement très proches. Mon amie nourrissait pour son frère beaucoup d'ambitions et avait fait tout ce qu'elle pouvait pour le faire venir étudier en France. Au Congo, il était en fac de droit à l'Université de Kinshasa (Unikin) et n'avait pas réussi son année. Déjà, la qualité de l'enseignement, à tous les niveaux, périlclitait rapidement... Mais nous étions loin d'imaginer combien abrupte cette chute serait, ni quelle serait la profondeur de l'abîme dans lequel l'éducation au Congo se trouverait en cette année de grâce 2010.

Parmi les amies de Césarine, j'ai toujours pensé avoir une place spéciale auprès de Désiré. Nous nous entendions bien. Nous discussions beaucoup. Mes idées à l'époque ne découlaient pas d'une

quelconque idéologie. Elles procédaient plutôt des valeurs reçues au cours d'une éducation puisant aux sources du judéo-christianisme et de l'éducation traditionnelle donnée dans la plupart des familles luba... J'avais passé pas mal d'années chez les religieuses et, qu'on le veuille ou non, ça marque. J'étais l'archétype même de la jeune fille rangée. Pas très originale. Pleine de certitudes. J'étais « sérieuse » d'après les clichés de l'époque, je faisais mon droit à Assas, et je préparais – toute seule – Sciences-po. J'avais le même copain depuis pas mal de temps. Tout ce qu'il fallait pour impressionner un jeune frère débarquant de Kinshasa ! Lui était curieux. Avec moi, il parlait beaucoup, posait beaucoup de questions sur tout et sur rien. Avide d'en savoir toujours plus sur la vie d'étudiant à Paris. Dès le départ, je lui chantais les louanges du droit, et du droit à Assas ! Et quand, plus tard, il m'a dit que finalement il allait préparer Sciences-po, je lui ai dit sans hésitation, tu peux faire les deux !

À cette époque, 1977-1978, Césarine invitait de temps en temps notre petit groupe d'amis à partager un repas dans le studio de Désiré, non loin de la place Saint-André des Arts. Nous refaisions le monde autour d'un riche repas, composé de mets africains ou africanisés. C'est fou ce que les Congolais sont attachés à leur cuisine et à la façon particulière d'accommoder ces mets odorants et savoureux qui la caractérisent. Un repas à la congolaise est bel et bien un véritable festin, pour le ventre et pour les yeux ! Rien que le nombre de plats qui s'alignent sur la table pour un seul repas est édifiant. Le poisson côtoie toujours la viande et pour les légumes c'est « un choix multiple ».

À l'occasion de ces rencontres, j'arrivais souvent la première. Alors que je montais les escaliers, je trouvais Désiré sur le palier, il avait déjà ouvert la porte et m'attendait : « Quand tu as sonné j'ai dit à Ya' César, ça c'est Julie, il est 20h. Elle est toujours ponctuelle. La ponctualité est la politesse des rois », ajoutait-il avec un grand sourire. C'était tout lui. Un compliment en passant, une petite citation pour renforcer son point...

En 1983, diplômés en poche, projets pleins la tête, je m'appêtais à rentrer au Congo, et c'était le sujet de conversation qui revenait en boucle. Je voulais entrer en politique... « Politique, toi ? En tout cas je ne t'y vois pas ! Tu es une humaniste, tu ne peux réussir

TABLE DES MATIÈRES

Parti...	7
Françoise Naudillon	
Première partie : Témoignages	
Oraison funèbre	9
Élikia Mbokolo	
C'était Bolya	15
Julie Mukendi	
In memoriam	29
Louis Dessout	
Un homme vertical	33
Jean Métellus	
Bolya, mon « Petit Frère »	43
Hédi Bouraoui	
Désiré Bolya : un alter éco, un alter ego, mon alter écho	53
Jean-Pierre Magnes	
C'était un copain, de bamboche parfois et je lirai tous ses livres...	57
Jef Tombeur	
La tronche de Bolya	61
Thomas Spear	
Bolya, un soir de janvier, ce devait être en 2004	65
Yves Chemla	
Deuxième partie : L'œuvre	
Une rose pour Bolya	73
Boniface Mongo-Mboussa	
De <i>Cannibale</i> (1986) à <i>La polyandre</i> (1998) et à <i>La profanation des vagins</i> (2005) : Figurations avant-gardistes des violences postcoloniales dans l'écriture de Bolya	77
Odile Cazenave	
Bolya Baenga :	
le choix du littérairement et du politiquement incorrects	89
Louis Bertin Amougou	
Respecter le « Bla(n)k space », ou la profanation du corps dans l'œuvre de Désiré Bolya	105
Silvia Riva	

Mort le 10 août 2010 à 53 ans à Paris, Bolya Baenga est l'écrivain le plus doué de sa génération. En 1986, il a reçu le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire pour son roman *Cannibale*. Journaliste, essayiste, romancier, ce Congolais qui se définit comme « nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique » est un esprit brillant, d'une culture prodigieuse, un briseur de tabous, un homme engagé. Bolya a consacré sa vie au développement du continent africain à travers plusieurs essais où il propose une approche inédite, voire révolutionnaire, une nouvelle voie de sortie du sous-développement (*L'Afrique en kimono*, 1991 et *L'Afrique à la japonaise*, 1995). Il a aussi contribué à fonder l'école congolaise du polar en mettant en scène l'inspecteur nègre dans *La polyandre* (1998) et dans *Les cocus posthumes* (2001). Ses derniers combats sont livrés contre le viol, arme de guerre (*La profanation des vagins*, 2005) après avoir dressé dans *Afrique, le maillon faible* (2002), un portrait pessimiste du continent africain, terre où se livre la plus barbare des guerres, celle de la mondialisation sauvage, de laquelle nul ne réchappe. Promenade biographique et érudite, cet ouvrage, souvenirs et études critiques, lui rend hommage.

Françoise Naudillon

Ont participé à cet ouvrage : Louis Bertin Amougou, Hédi Bouraoui, Odile Cazenave, Yves Chemla, Louis Dessout, Jean-Pierre Magnes, Élikia Mbokolo, Jean Metellus, Boniface Mongo-Mboussa, Julie Mukendi, Françoise Naudillon, Silvia Riva, Jef Tombeur, Thomas C. Spear.